Ami du Clergé du 23 juin 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXI. *6e Dimanche après la Pentecôte :* Vers l'éternité, 193.
Mois du Sacré-Cœur. — III. *Le Trait :* Miséricorde et patience du Cœur de Jésus, 195. — IV. *Alleluia pascal :* La pitié et la clémence du Cœur de Jésus, 197.
L'Année avec Notre-Dame. — Marie, idéal chrétien, 198.
En lisant. — La base morale nécessaire d'une Europe unie, 200.
Sylva rerum... — Pensées de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, 200.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXI

6e Dimanche après la Pentecôte

VERS L'ÉTERNITÉ

Mes frères,

Le 16 juillet 1858, fête de N.-D. du Mont-Carmel, fut le jour de la dernière apparition de la Vierge de Lourdes. Ce ne fut pas un jour d'adieux. « Elle ne m'a pas dit adieu », précisa Bernadette. Ce ne furent que sourires, saluts, présence pleine de tendresse. Lentement la Vierge disparut dans un halo de lumière qui doucement s'évanouit. Mais sa beauté avait marqué l'âme de la voyante d'une ineffaçable empreinte : « Quand on l'a vue une fois, on voudrait mourir pour la revoir. » Bernadette ne cessa d'attendre le jour éternel pour revoir l'Immaculée.

Ainsi vivent les bons chrétiens pieux, dans l'espérance, l'attente de ces biens promis par Dieu qui surpassent tout désir.

La proximité de la Pentecôte et la liturgie dominicale nous donnent l'occasion de méditer ensemble sur nos « fins dernières », sur le but suprême de notre existence, dont la prédication est non seulement opportune, mais plus nécessaire et plus urgente que jamais, selon S. S. Pie XII (23 mars 1949).

I. — *L'Eglise nous conduit au siècle futur*

La pensée du salut éternel apparaît aux premières lignes de l'*Introït.* Dieu donne le salut dans son Christ. Oui, sauvez votre peuple, Seigneur ; bénissez tous ceux qui composent votre héritage et conduisez-les jusqu'au siècle futur (Ps. XXVII). Ce salut est donc une œuvre commune, communautaire, ecclésiale, la libération de tous les périls de toute la famille de Dieu conduite par son Chef et Pasteur.

1° L'Eglise est le rassemblement des âmes, l'immense nef sur laquelle, embarqués, nous faisons route vers les rivages éternels. L'œuvre de salut confiée par le Sauveur à ses apôtres *(Ite, docete... Pasce agnos meos)* est prolongée à travers l'espace et le temps par l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique en qui vit et fructifie l'Esprit. Une formule chère aux Pères des temps apostoliques et très riche de doctrine et de vie nous apporte, à travers les siècles, le témoignage de la foi antique : « *Je crois au Saint-Esprit, dans la Sainte Eglise, pour la résurrection de la chair.* »

L'Esprit est donné au chrétien dans l'Eglise, « maison spirituelle de Dieu », « où fleurit l'Esprit » *(Trad. Apost.).* Selon S. Irénée : « C'est dans l'Eglise et dans l'Eglise seule que le chrétien trouve les dons de l'Esprit, la foi et l'agapê (allusion au baptême et à l'eucharistie). C'est dans l'Eglise que l'on trouve la communion du Christ, c.-à-d. l'Esprit-Saint » *(Adv. Her.,* III, 24). Ainsi la grâce ou l'Esprit de Jésus sont communiqués par le baptême et l'eucharistie, actes de l'Eglise en même temps qu'initiation à l'Eglise, qui continue le peuple saint d'Israël.

Mais l'œuvre de l'Esprit ne s'achèvera que dans la consommation finale, lorsque le Christ ressuscité viendra juger les vivants et les morts. L'Esprit agit sans cesse dans l'Eglise, procurant au chrétien la rémission des péchés, effet immédiat du baptême, gage de son effet dernier, la résurrection de la chair pour la vie éternelle. Ainsi la résurrection est en relation étroite avec l'Esprit-Saint.

2° Ce salut par la vertu de l'Esprit qui vivifie est le fruit de la mort du Christ Jésus. L'*Epître* aux Romains (ch. VI) nous enseigne qu'il est la voie et l'exemple à suivre obligatoirement. Conformés à lui dans le sacrifice, dans la mort, nous le serons aussi dans la résurrection. C'est notre vieil homme qui a été crucifié avec lui, afin que nous ne subissions plus la servitude du péché. Comme il est mort au péché et qu'il vit pour Dieu dans la gloire, morts au péché, nous vivrons pour Dieu dans le Christ Jésus.

3° Notre messe, prière publique de la famille chrétienne, implore cette grâce pour tous nos frères. Avant la Consécration, le prêtre étend les mains sur l'Hostie et le calice pour exprimer que la Victime divine est chargée de nos péchés, subit la mort à notre place, nous rachète et nous ouvre la vie. *Hanc igitur...*

« Cette oblation de notre ministère et aussi de toute votre famille, nous vous supplions, Seigneur, de la recevoir favorablement, d'établir nos jours dans votre paix, afin d'ordonner que nous soyons préservés de l'éternelle damnation, et enrôlés dans la troupe de vos élus. Par J.-C. N.-S. »

Avant la Communion, nous supplions Jésus de nous délivrer de tous nos péchés, de nous faire la grâce d'être fidèles et de n'être jamais séparés de lui.

« Que le Corps de N.-S. J.-C. garde ton âme pour la vie éternelle ! » vous souhaite le prêtre. Communiant au Christ-Victime, vous espérez, grâce à sa protection victorieuse, communier à la gloire du Ressuscité. C'est la « nouvelle et éternelle Alliance » en son Sang, l'éternel remède de notre vie fragile. « *De munere temporali fiat nobis remedium sempiternum.* »

II. — *A la table familiale*

1° Nous admirons la bonté miséricordieuse de notre Dieu qui a pitié de la foule affamée. De grandes troupes de gens lui avaient amené des boiteux, des aveugles, des sourds-muets, des estropiés et beaucoup d'autres malades. Il les avait guéris et ces gens glorifiaient le Dieu d'Israël. Voici qu'il multiplie une seconde fois les pains et les poissons par sa bénédiction toute-puissante et qu'avec sept pains il rassasie quatre mille hommes.

Seigneur, bénissez chaque jour, plusieurs fois par jour notre table familiale ; et donnez du pain à ceux qui n'en ont pas. Comment votre Cœur si sensible aux misères humaines ne serait-il pas touché, aujourd'hui comme autrefois, par les souffrances de tant de familles ouvrières inquiètes du pain quotidien, par les douleurs de tant de malades, de tant de victimes de nos horribles guerres, par la détresse de tous ces pauvres sans-foyer, sans-patrie que la haine a jetés sur les chemins ?

Panem nostrum quotidianum... Que votre grâce excite en tous les hommes l'amour pour tant de malheureux que la pauvreté et la misère réduisent à des conditions de vie indignes d'êtres humains. Avivez, dans les âmes de ceux qui vous appellent du nom de Père, la faim et la soif de la justice sociale et de la charité fraternelle dans les œuvres et dans la vérité (Pie XII).

2° Comment le Christ Jésus qui s'est incarné afin de donner sa vie pour la rédemption de la foule ne serait-il pas ému de la misère lamentable des âmes ? (Mat., xx, 28).

Inlassablement, par ses prêtres et ses inspirations intérieures, il leur prêche son Royaume dont il compare la plénitude de joie à celle d'un festin perpétuel, « afin, dit-il, que vous mangiez et buviez à ma table dans mon Royaume ». Image singulièrement parlante de ce rassasiement promis à ceux qui ont faim et soif de la justice. Mais il est une différence profonde entre les voluptés de la chair et celles du monde spirituel : les premières, on les désire quand on ne les connaît pas et on éprouve bien vite la satiété lorsqu'on les possède ; tandis que les voluptés spirituelles, si peu désirées avant qu'on ne les éprouve, une fois connues, rassasient pleinement d'un rassasiement qui excite le désir dans la mesure où on les possède. C'est pourquoi, dans ce repos éternel que nous implorons pour nos morts, il n'y aura jamais lassitude ni ennui ; à ce banquet, les convives, toujours pleinement satisfaits et toujours désireux d'apprécier encore la manne qui comble leurs désirs, exulteront d'allégresse.

L'aliment du ciel, le Pain angélique, c'est Dieu, en sa beauté, en son amour, contemplé, aimé, chéri dans une béatitude plénière que l'œil humain, l'oreille humaine, le cœur humain ne peuvent ici-bas décrire. Le ciel, c'est l'amour : « l'amour dont le Père a aimé le Fils, et le Fils lui-même » dans les cœurs des bienheureux... Ceux qui ici-bas vivent dans l'amour vous en donnent le témoignage et l'annonce. Lisez la vie des Saints qui trouvent, dans la grâce, le ciel sur la terre.

« Venez, les bénis de mon Père, dira un jour le Christ. Possédez le royaume qui a été préparé pour vous dès le commencement du monde. » A la bénédiction du Père répondra celle des fils.

III. — *Ceux qui tombent sur le chemin...*

Les uns ont espéré, aimé. *In te, Domine, speravi...* Les autres ont tourné le dos, fermé leur cœur. Rentrant chez eux à jeun, il est fatal qu'ils tombent d'inanition en chemin.

Les uns ont marché, confiants, agrégés à l'immense famille du Bon Pasteur, les autres, séparés, victimes d'une désagrégation mortelle, errent à l'aventure, seuls, horriblement seuls, dans les chemins de la perdition et descendent à l'abîme. « Nul n'a Dieu pour Père s'il n'a l'Eglise pour Mère » (S. Cyprien). Le Cœur du Sauveur ne cesse de penser à eux, de les avertir. L'Evangile est rempli de ces appels miséricordieux, de cette annonce de la géhenne, figure de l'enfer. « Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la géhenne » (Mat., v, 28, 30).

« Entrez par la porte étroite. Car la porte large et la voie spacieuse conduisent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent. Car elle est étroite la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie, et il en est peu qui la trouvent ! » (vii, 13, 14). « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera jeté au feu » (vii, 19). « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt Celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne » (x, 28).

« Il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur pour Tyr et pour Sidon que pour vous. Et toi, Capharnaüm, qui t'élèves jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers ; car si les miracles qui ont été faits dans tes murs, avaient été faits dans Sodome, elle serait restée debout jusqu'à ce jour. Oui, je te le dis, il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur pour le pays de Sodome que pour toi » (xi, 21, 24). « Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi disperse » (xii, 30).

« Au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Cueillez d'abord l'ivraie et liez-la en gerbes pour la brûler, et amassez le bon grain dans mon grenier » (xiii, 30). « Le Fils de Dieu enverra ses anges, et ils enlèveront de son royaume tous les scandales, et ceux qui commettent l'iniquité et ils les jetteront dans la fournaise ardente : là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles entende ! » (xiii, 41, 42).

« Que sert à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? Ou que donnera un homme en échange de son âme ? » (xvi, 26).

« Si vous ne vous changez de façon à devenir comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (xviii, 3).

« Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus » (xx, 16 ; xxii, 14). « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites... serpents, races de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés à la géhenne ? C'est pourquoi je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs » (xxiii, 29, 33).

« Tenez-vous donc prêts ; car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas » (xxiv, 44 ; xxv, 13).

* *

Vous n'accuserez pas, m. f., votre Dieu de sévérité en sa justice. C'est par amour qu'il vous instruit et vous met en garde. « O Père des miséricordes ! ô Père des misérables ! s'écrie S. Bernard (In Dedic., v). Comment se fait-il que vous nous aimiez ? Oh ! je le sais : là où est le trésor, là est le cœur. Et nous sommes votre trésor... O homme, tu es grand, mais en Dieu. Peux-tu croire que tu n'es pas quelque chose de grand pour Celui qui a eu de toi un si prodigieux souci ? On monte et on descend tout ensemble, lorsqu'on se voit pauvre, miséreux, et qu'on voit Dieu rempli de sollicitude pour nous. » *Amen.*

MOIS DU SACRE-CŒUR

III

Le Trait

MISÉRICORDE ET PATIENCE DU CŒUR DE JÉSUS

« Le Seigneur est miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en bonté. Il ne garde pas éternellement sa colère, il ne menace pas sans retour. Il ne nous traite pas selon nos péchés, et ne nous châtie pas selon nos iniquités » (Ps. CII, 8-10).

Le *Trait* de la messe du Sacré-Cœur a ceci de commun avec le Graduel et les Alleluia qu'il exalte les vertus du Cœur de Jésus.

I. — *La miséricorde du Cœur de Jésus*

« *Misericors et miserator Dominus ;* le Seigneur est miséricordieux et compatissant. » On devrait plutôt traduire : « *misericors, miserator ;* le Seigneur est miséricordieux, miséricordieux ». Et cette répétition veut nous donner à entendre que Dieu est immensément miséricordieux, comme nous disons d'un paysage qu'il est joli, joli, pour insister davantage sur le charme qui s'en dégage.

Et certes, du moins à notre point de vue, pour la miséricorde de Dieu il faut parler au superlatif.

Par tout ce qu'elle signifie de bienfaits, de secours aux besoins, aux nécessités, aux détresses des indigents, la miséricorde est en Dieu à un degré suréminent, puisque nous tenons tout de lui, à commencer par l'existence. La miséricorde est à l'origine de toutes les œuvres de Dieu ; elle leur donne une sorte de plénitude ; jusque dans les rigueurs les plus extrêmes de la justice, elle demeure encore pour adoucir et tempérer ces rigueurs *(Sum. Théol.*, I^a, q. 21, art. 3 et 4). Aussi l'Eglise dit que « la toute-puissance de Dieu se manifeste surtout par la miséricorde » *(Collecte* du 10^e dimanche après la Pentecôte), ou encore que « faire miséricorde soit le propre de Dieu » *(Collecte* pour la rémission des péchés).

Mais cet éloge de la miséricorde de Dieu prend un sens humain plus complet, plus sensible, dès que l'Eglise l'introduit dans la messe du Sacré-Cœur à la louange du divin Cœur de Jésus.

La miséricorde exprime, en effet, un sentiment préalable de douleur, de tristesse, d'affliction qui nous étreint à la vue de la misère des autres, qui nous rend un cœur malheureux *miserum cor* du malheur d'autrui si vivement ressenti et partagé qu'il devient nôtre. « Qui est faible que je ne sois faible aussi ? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore ? » (II Cor., XI, 29) ; tout homme de miséricorde pourrait le dire. Remontez à l'origine des grandes œuvres de miséricorde, par exemple, des Sœurs de la Charité ou, plus près de nous, des orphelins apprentis d'Auteuil, vous surprendrez le choc dans le cœur d'un homme, d'un S. Vincent de Paul ou d'un abbé Roussel, de l'affreuse misère de l'enfant abandonné ou de l'orphelin à la rue.

Impossible de trouver place en Dieu pour cette tristesse. Il est le bonheur sans mélange, le bonheur dans sa plénitude. De la miséricorde, il ne garde que cette bonté intarissable qui le porte à soulager toute misère.

Mais Dieu, en la personne de son Fils, se fait homme, tout semblable à nous en dehors du péché, avec un cœur sensible comme le nôtre et plus sensible que le nôtre ; alors sa miséricorde elle aussi s'humanise, part d'une véritable compassion. Du même coup, elle nous émeut davantage. Le contact est maintenant établi avec notre cœur, parce que dans le Christ Jésus, la miséricorde divine est une miséricorde qui pleure, qui souffre.

Qui pleure et souffre sur toutes nos misères. Aucune n'a laissé son Cœur insensible.

On nous apprenait, au catéchisme, à distinguer les œuvres de miséricorde corporelles et les œuvres de miséricorde spirituelles.

« Les œuvres corporelles de miséricorde sont au nombre de sept. 1° donner à manger à ceux qui ont faim ; 2° donner à boire à ceux qui ont soif ; 3° donner des vêtements à ceux qui n'en ont pas ; 4° racheter les captifs ; 5° visiter les malades ; 6° donner l'hospitalité aux étrangers ; 7° ensevelir les morts. »

L'aumône de la nourriture, Jésus l'a faite largement à des multitudes : « *misereor super turbam,* j'ai compassion de ce peuple, car voilà trois jours déjà qu'ils ne me quittent pas, et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie dans leur maison sans nourriture, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs d'entre eux sont venus de loin » (Mc., VII, 2-3).

L'aumône du boire, c'est la première que nous rapporte l'Evangile, l'aumône des noces de Cana, aumône magnifique, aumône prodigue, qui n'était pas de première nécessité, certes, mais sans laquelle une certaine gêne eut assombri la fête et la joie des jeunes époux.

L'aumône du vêtement, le cœur miséricordieux de Jésus l'assure comme celle du boire et du manger : « ...Je vous dis, ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez ou boirez ; ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez... Car ce sont les Gentils qui recherchent toutes ces choses et votre Père céleste sait que vous en avez besoin » (Mat., VI, 25-33).

L'aumône de la liberté, Jésus l'a donnée à tous les possédés qu'il a libérés de l'envoûtement de Satan : au démoniaque de la synagogue de Capharnaüm (Luc, IV, 33-37), au démoniaque d'au delà du lac qui devient son apôtre (Luc, VIII, 26-39), au démoniaque que ses disciples n'ont pu exorciser (Luc, IX, 37), au démoniaque aveugle et muet que les pharisiens accusent Jésus de guérir de connivence avec Béelzébub (Luc, XI, 14).

L'aumône de la présence de Jésus près des malades n'apporte pas seulement consolation et réconfort, mais même la guérison, comme sa visite à la belle-mère de Pierre à Capharnaüm (Marc, I, 29-34 ; III, 11-12 ; Mat., VII, 14-17).

L'aumône de l'hospitalité, il l'offre à ces étrangers qui vont devenir ses disciples : « Maître, où demeurez-vous ? — Venez et vous verrez » (Jo., I, 38).

L'aumône de la sépulture, il la recevra de Joseph d'Arimathie ; mais lui qui commande à la mort fait beaucoup mieux, l'aumône de la vie au fils de la veuve de Naïm, à la fille de Jaïre, à son ami Lazare.

Et si nous passions en revue les sept œuvres spirituelles de miséricorde : 1° rappeler à leur devoir ceux qui s'en écartent, 2° enseigner les ignorants, 3° donner de bons conseils à ceux qui en ont besoin, 4° prier Dieu pour le salut du prochain, 5° consoler les affligés, 6° souffrir avec patience les injures, 7°

pardonner à ceux de qui on a reçu quelque offense, nous les verrions toutes et chacune également pratiquées par Notre-Seigneur. Aussi bien, n'est-ce pas là toute sa mission ? « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Mat., IX, 13).

D'un mot, les œuvres de miséricorde sont si bien son œuvre, son signalement, qu'il répond aux deux disciples de Jean-Baptiste : « Allez, rapportez à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés » (Mat., XI, 2-5).

Miséricorde qui doit nous porter à la confiance en ce divin Cœur, mais aussi à son imitation : Bienheureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde.

II. — *La patience du Cœur de Jésus*

La miséricorde du Cœur de Jésus n'est pas exclusive. Elle se penche sur toutes nos misères, celles du corps et celles de l'âme. Et à une époque comme la nôtre, où on a exaspéré dans le peuple le sentiment de son inégalité dans la distribution des biens de ce monde, c'est chose bonne à rappeler, si l'on ne veut pas donner l'impression que le Christ et son Eglise n'ont aucun souci de notre condition matérielle, mais uniquement la préoccupation de notre salut éternel.

Pourtant il reste vrai que cette préoccupation domine toutes les autres. Le regard de Dieu porte plus haut et plus loin que celui de l'homme. Le Cœur de Jésus nous aime plus et mieux que nous nous aimons, et voilà pourquoi sa miséricorde se porte surtout sur la grande misère du péché, le mal tout court, et pourquoi nous-mêmes nous pensons presque uniquement à sa miséricorde pour les pécheurs.

Ceux qui appellent, qui poursuivent de leurs efforts, qui demandent incessamment dans leurs prières la conversion d'un être cher, savent ce qu'il y faut de patience avec ce pécheur, avec eux-mêmes, avec Dieu !... Et il arrive que les meilleurs abandonnent la partie ou gâtent tout par leur nervosité.

Au contraire, la miséricorde du Cœur de Jésus ne faillit pas à elle-même et se double d'une invincible patience à l'égard des pécheurs.

Aussi l'Eglise continue-t-elle : « Le Seigneur est miséricordieux, miséricordieux ; il est lent à la colère et riche en bonté » ou, plus exactement, « pleinement miséricordieux, *longanimis et multum misericors* ».

Dans le psaume, cette louange s'adressait à Dieu. Aussi parle-t-il de longanimité plutôt que de patience. S. Augustin écrit très justement que si nous parlons parfois de la patience de Dieu, ce n'est parce que Dieu souffre quelque mal, mais parce qu'il attend les mauvais en vue de leur conversion *(De bono patientiæ*, ch. I).

Pour le Sacré-Cœur, elle est le support *héroïque* de l'immense tristesse que lui causent les retards ou l'obstination des pécheurs. Car les délais de conversion retentissent douloureusement sur son cœur d'homme en raison de l'offense faite à son Père et du mal causé aux âmes, à son Père et aux âmes qu'il aime d'un même amour. En lui, il n'y eut pas seulement espoir quand même malgré les délais de la conversion, mais aussi « une tristesse à en mourir », à cause de la persistance, parfois même de l'irréductibilité du péché.

Cette miséricordieuse patience du Sauveur était un de ses traits les plus caractéristiques : « Voici, dit le Seigneur par son prophète, voici mon serviteur, celui que j'ai choisi, mon bien-aimé, celui en qui mon âme se complaît. Je ferai reposer sur lui mon esprit ; et il annoncera la justice aux nations. Il ne contestera pas, il ne poussera point de cris, et nul n'entendra sa voix sur les places publiques. Il n'achèvera pas le roseau brisé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore : jusqu'à ce qu'il ait conduit le jugement à la victoire, c'est-à-dire fait triompher la justice. Et les nations espéreront en son nom » (Is., XLI, 8-9 ; XLII, 1). Quelle image de la longue patience du Cœur de Jésus. Y a-t-il espoir humainement que le roseau brisé se redresse et que la mèche qui fume se rallume ?

Et pourtant la réalité ne dément pas l'image prophétique. Il faut dire qu'elle la dépasse, puisque rien n'est impossible à Dieu. Rappelons-nous sa parole à Judas : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ?... »

Dans l'Evangile une scène typique qui nous révèle bien la patience du Cœur de Jésus, c'est sur la fin de la troisième année du ministère de Notre-Seigneur ; il va quitter la Galilée quelque temps avant la Passion. Habituellement les Galiléens en route vers Jérusalem détournaient leur itinéraire par la Pérée afin d'éviter la Samarie, car les deux provinces vivaient en assez mauvais voisinage.

Mais Jésus avait déja montré, en liant conversation avec la Samaritaine et en portant la bonne nouvelle aux Samaritains, que son évangile faisait table rase de ces rivalités mesquines : « Croyez-moi, femme, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... » (Jo., IV, 21).

Avant de mourir, N.-S. veut encore une fois porter la bonne nouvelle à ces Samaritains. Il envoie quelques disciples en avant-garde retenir une maison où descendre. A la nouvelle que Jésus de Nazareth s'en va prier Dieu, non dans leur temple du mont Garizim, mais au temple de Jérusalem, les Samaritains pressentis éconduisent les disciples et leur Maître. Indignation de Jacques et de Jean qui en viennent immédiatement aux extrêmes et réclament la permission de répéter le prodige d'Elie (IV Reg., I, 10 et suiv.) : « Seigneur, voulez-vous que nous ordonnions au feu du ciel de descendre sur eux et de les consumer ? » (Marc, III, 17).

A tant d'impétuosité, N.-S. oppose la patience. « Vous ne savez pas quel esprit est le vôtre ! Car le Fils de l'homme n'est point venu pour perdre les âmes des hommes, mais pour les sauver. »

Et, continue S. Luc, « ils allèrent dans une autre bourgade » (Luc, IX, 51-56).

Jusqu'au bout, jusqu'au dernier souffle, jusqu'à la dernière seconde de lucidité, la patience du Cœur de Jésus attendra que le pécheur se rende. Il ne veut pas qu'avant la moisson nous arrachions l'ivraie de peur de déraciner en même temps le froment. Car il y a plus dans la réalité que dans la parabole. Dans le champ mêlé de froment et d'ivraie, l'ivraie restera toujours l'ivraie ; mais dans le champ des âmes nombre de ces tiges d'ivraie se convertiront en froment, comme le remarquent S. Jean Chrysostome et S. Augustin : *multi primo zizania sunt et postea triticum fiunt*. Jésus est venu pour cela.

* *

La miséricorde du Cœur de Jésus, la patience du Cœur de Jésus : comme cela devrait calmer nos impatiences et nos inquiétudes !

Nos impatiences envers nous-mêmes et envers les autres. Envers nous-mêmes, car nos récidives, malgré nos bonnes résolutions, nous induisent en tentation de découragement. Envers les autres. Depuis tant d'années que nous prions pour la conversion d'un être cher. Et il s'enfonce davantage dans son incroyance et son impiété. Là encore nous disons : à quoi bon ? Jésus nous réplique qu'il faut toujours prier. Il est des signes qui nous échappent et que Dieu perçoit.

Tant de miséricorde et de patience, n'est-ce pas inviter l'homme à remettre toujours à plus tard sa conversion et sa pénitence ?

L'homme peut abuser. Mais l'abus n'a pas prévalu contre la miséricorde et la patience. Jésus est un cœur.

IV

L'Alleluia pascal

LA PITIÉ ET LA CLÉMENCE DU CŒUR DE JÉSUS

« Alleluia, alleluia : Prenez sur vous mon joug, et recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes... Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai » (Mat., XI, 29 et 28).

Paroles de N.-S. qui ont trouvé un écho si retentissant et si prolongé dans le cœur de l'homme !

Cette invitation à ceux qui peinent offre à notre méditation deux nouveaux aspects de la bonté du Sacré-Cœur : sa *pitié* et sa *clémence*.

I. — *Sa pitié*

A qui s'adresse l'appel de Jésus ?

Sans doute à tous... Jésus est venu pour tous les hommes sans exception. Ce n'est jamais lui qui exclut et s'exile.

Néanmoins, son appel va d'abord à ceux qui peinent, physiquement ou moralement.

C'est un sentiment de pitié pour notre condition qui l'incline vers nous. Nous ployons sous l'effort, effort du travail de chaque jour pour notre pain, efforts de tous les instants pour notre salut. Emu de cette souffrance, comme tant de fois au cours de sa vie des souffrances des hommes, il s'offre à nous soulager.

Nous trouvons d'abord dans cette parole l'écho de son cœur pitoyable aux petits, aux travailleurs, à ces « prolétaires » qui se disent eux-mêmes les « damnés de la terre ». Expression qui ne serait que trop vraie s'il n'y avait les espérances éternelles que le Christ est venu apporter !

Malgré le mot d' « Egalité » étalé au fronton de nos monuments publics, il y aura toujours des inégalités de condition...

Des fortunés, des riches, des gens plus aisés. Ils bénéficient d'un milieu plus favorable pour l'instruction et l'éducation. Dégagés de bien des soucis matériels, ils ont plus de facilités pour l'étude, la réflexion et la pratique religieuse elle-même.

Des pauvres, des travailleurs manuels, des mères de famille accaparées par le ménage et les enfants. La question du pain de chaque jour prime toutes les autres. Ils n'ont le plus souvent qu'une instruction élémentaire.

N.-S. vient pour sauver tous les hommes ; il est naturel qu'il se penche d'abord sur ces déshérités des biens de ce monde : « Le Seigneur m'a envoyé évangéliser les petits. »

Il choisit d'être de leur milieu : sa mère est de situation modeste et son père nourricier un charpentier. Jusqu'à l'âge de trente ans, il sera lui aussi un manuel comme S. Joseph.

Quand il commence de prêcher la bonne nouvelle, il ne s'entoure point de docteurs de la Loi, de professeurs renommés, de personnes influentes, mais de bateliers du lac de Tibériade. Il peut donc se tourner vers eux avec toute l'autorité de quelqu'un qui connaît leurs difficultés.

Ce ne sera pas pour leur promettre le paradis sur terre, en faire des révoltés ; mais pour les établir sur le seul plan de l'égalité véritable, celui de notre *filiation divine*.

Nous sommes faits pour un monde supérieur. En face de cette conquête du royaume de Dieu nous sommes tous égaux. Le riche n'est pas plus avantagé désormais que le petit. Il y aurait plutôt renversement des conditions. S'il y a des favorisés, ce sont les pauvres qui ignorent la fascination des biens sur ceux qui s'en croient les maîtres et qui en sont souvent les esclaves : « Malheureux êtes-vous les riches... ; il est plus difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le chas d'une aiguille. »

Pourtant, ne limitons pas cette pitié du Cœur de Jésus à la seule classe des travailleurs. Le « Vous tous qui peinez » a une portée plus étendue. Il s'adresse en somme à tous les hommes, parce que tous ont à fournir un effort pour réaliser leur vie morale.

Il était surhumain, l'effort demandé aux juifs par leurs docteurs. S. Pierre n'hésitera pas à le dire au Concile de Jérusalem : « Pourquoi donc tentez-vous Dieu maintenant en imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu supporter ? » (Actes, XV, 10).

Il était très grand l'effort demandé aux païens pour découvrir un Dieu inconnu au-dessus de leurs faux dieux et pour n'obéir jamais qu'à la loi naturelle. S. Paul peut en toute rigueur les déclarer inexcusables, « puisque les perfections invisibles de Dieu, tant sa puissance éternelle que sa divinité, sont distinctement perceptibles par la création du monde » (Rom., I, 20-21).

Il serait surhumain, à certains égards, l'effort demandé aux hommes pour incarner dans leur vie l'idéal de pureté et de charité de la Loi nouvelle. N'était-ce pas la première impression de ceux qui l'écoutaient puisqu'ils disaient : « Qui peut donc être sauvé ? » Mais Jésus pouvait leur répliquer : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu », à Dieu que nous aurons désormais avec nous en sa personne, son enseignement, son exemple (Luc, XVIII, 27).

Le Cœur de Jésus a été sensible au labeur de tous et à tous nos labeurs, ceux du corps et ceux des âmes. Si nous sommes condamnés, au châtiment du péché, à gagner notre vie à la sueur de notre front, ce n'est pas non plus sans effort que l'on fait la conquête du royaume des cieux. Mais travail des mains ou peine de la vertu trouvent réconfort et aide dans le Cœur de Jésus. Sa grâce et son exemple sont là désormais pour alléger l'un et l'autre. Il s'est mis sous le joug le premier : il est le premier de cordée.

II. — *Sa clémence*

« Vous tous qui peinez et qui êtes chargés. »

Chargés du fardeau des péchés *onera scilicet peccatorum,* commente S. Thomas, au souvenir de David repentant : « Comme un lourd fardeau, mes iniquités se sont appesanties sur moi » (Ps. XXXVII, 4). Dans le Cœur de Jésus, il y a pitié et compassion ; il y a aussi et surtout clémence et pardon.

Comme sa pitié va même aux fatigues, à la servitude de notre travail physique, ainsi prend-il part à nos souffrances, à nos infirmités, à nos deuils. Les miracles de l'Evangile en témoignent assez et toutes les guérisons qu'il accorde encore aujourd'hui à l'intercession des saints, surtout de la Sainte Vierge, sa Mère et notre Mère. S. Pierre y pensait : « Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu, en faisant le bien » (Actes, X, 38).

Mais il pensait aussi au bien qu'il faisait aux âmes, en leur donnant le pardon et la paix : « il guérissait tous ceux qui étaient sous l'empire du diable ».

C'est de cette miséricorde spirituelle que veut surtout parler N.-S. : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Est-il besoin de refaire l'histoire de cette clémence de Jésus, l'ami des publicains et des pécheurs, bien plus, des gens de mauvaise vie, comme le lui reprochaient les bien pensants de l'époque ? (Mat., XI, 19). N'a-t-il pas assez dit : « Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin du médecin mais ceux qui sont malades. Allez et comprenez ce que veut dire cette parole : c'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice. Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs ! » (Mat., IX, 12-13). Ce ne sont pas paroles de circonstance, Jésus répète : « Le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu » (Mat., XVIII, 11).

C'est même le thème de ses plus belles paraboles, « les paraboles de la miséricorde », celle du pharisien et du publicain, celle de la brebis perdue et retrouvée, celle — le joyau parmi tant de perles — de l'enfant prodigue : « Ainsi, je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir... Ainsi, je vous le dis, il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent » (Luc, XV, 7, 10).

Jésus a toujours pardonné aux pécheurs et à tous les pécheurs, dès le premier signe de leur repentir : à la Samaritaine, à la femme adultère, à Marie-Madeleine, victimes comme tant d'autres des tentations de la chair ; au criminel sur la croix qui avait enfreint le plus cher de ses commandements ; à S. Pierre qui l'a renié, à ses apôtres qui l'ont abandonné ; aux bourreaux qui l'ont crucifié : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Et en définitive, puisque nous sommes tous pécheurs, puisqu'il a mission non de juger mais de sauver, ne faut-il pas que son Cœur soit cela : pardon, miséricorde, clémence ? Nous nous étonnons de tant d'indulgence, parce que nous n'avons pas compris qu'il n'est qu'amour et que cet amour ne peut être, pour nous pécheurs, que l'amour miséricordieux. Il lui faudra le répéter à toutes les confidentes de son Cœur, à Ste Marguerite-Marie hier, à Sœur Bénigna Consolata aujourd'hui :

« Vends tes misères à ma miséricorde, disait-il à cette dernière. Je ne cherche que misères à consumer, imperfections à détruire, volontés faibles à fortifier. Je vais à la recherche de ceux que le monde méprise, abhorre, abandonne et après les avoir avertis par les industries de ma miséricorde, j'en fais des chefs-d'œuvre de sainteté s'ils correspondent à ma grâce. Ces âmes, monuments vivants de ma divine bonté, resplendiront comme des pierres précieuses et seront la couronne de ma miséricorde. La confiance est la clé qui ouvre les trésors de mon infinie miséricorde ; le péché de défiance me blesse plus que les autres péchés, parce que la défiance blesse mon cœur au plus intime. J'aime tant les hommes » (Sœur Benigne-Consolata Ferrero (1885-1916), Visitandine, Come (Italie).

* *

Faibles et pécheurs, mais avec au cœur des aspirations vers l'idéal et la nostalgie de la pureté, comment ne serions-nous pas sensibles à cette invitation de Notre-Seigneur ?

Lorsque la paraphrase qu'en a écrit un de nos grands poètes (V. Hugo, *Les Contemplations,* III, IV) un jour de noble inspiration, retentit sous la voûte de nos églises, on peut constater au silence et au recueillement de l'assistance, que cette parole d'amour retentit profondément dans les cœurs :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu car il pleure,
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit,
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit,
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Laissons-nous aller à cette émotion. Elle n'est pas sensiblerie, mais résonance, au fond de nos âmes, en ce qu'elles renferment encore de sain et de pur sous la couche épaisse de nos misères, de l'appel de pitié et de clémence du Cœur de Jésus.

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

MARIE, IDÉAL CHRÉTIEN

Mes frères,

La Vierge Marie est, aux yeux du chrétien, l'idéal de la sainteté créée.

L'idéal ! Est-il possible, en dehors de Dieu, qui est la perfection suprême, d'accorder une valeur absolue à ce mot : l'idéal ? Dans la conception même que nous nous faisons de l'idéal, n'y a-t-il pas quelque chose de relatif à nous-mêmes, à notre façon de penser, d'apprécier, de juger ? quelque chose de relatif à l'idéal lui-même qui ne nous apparaît tel que dans un ordre de choses ou d'êtres déterminés ? La Vierge Marie ne serait donc qu'*un* idéal et non *l'*idéal de la sainteté ?

Et pourtant, je crois pouvoir affirmer que, toute proportion gardée avec Dieu, la Vierge Immaculée est bien l'idéal de sainteté que tous, sans exception, doivent prendre pour modèle.

I

La raison en est que la personnalité de Marie accuse une transcendance unique dans l'histoire de l'humanité religieuse.

Pour nous, chrétiens, Marie apparaît intimement unie à la vie de la Trinité elle-même, puisque sa maternité a son principe en Dieu et que le fruit en est un Homme-Dieu. Au Père, elle peut dire : « Je suis, en toute vérité la mère de votre Fils » ; au Verbe incarné, elle peut dire : « Vous êtes mon Fils, tout aussi réellement que vous êtes le Fils du Père et

je vous ai engendré comme lui. » De même, avec une égale assurance, elle peut dire au Saint-Esprit : « Celui de qui vous recevez éternellement la nature qui vous fait Dieu, c'est mon Fils et je suis sa mère. » Quelle créature, si parfaite soit-elle, en pourrait dire autant !

Ne croyez pas que cette créature unique ait été formée de toutes pièces par Dieu sans qu'elle se soit elle-même préparée à de si insignes faveurs. Nous lisons souvent dans les écrits des Pères de l'Eglise et des théologiens qu'avant de concevoir son Fils dans son corps, la Vierge Marie l'avait conçu dans son cœur, qu'elle l'a enfanté par la foi avant de l'enfanter dans sa chair : *prius mente quam corpore.*

Avez-vous suffisamment médité ces expressions ? Elles ne signifient pas seulement que la Vierge Marie a dû consentir et accorder sa foi aux paroles de l'ange Gabriel ; elles expriment un mystère bien plus grand encore. Le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, est le Saint par excellence, il est le principe de toute vertu, la source de toute sainteté. Il fallait donc, à celle qui devait l'enfanter, une préparation de vertu et de sainteté sans égale. *Sancta sanctis.*

Pour recevoir dignement le corps du Sauveur dans la communion, il nous faut une âme ornée de la grâce sanctifiante, une âme qui soit le sanctuaire vivant où trône la divine charité. Si vous n'avez pas en vous cet amour et les vertus qui en forment l'inséparable cortège, retirez-vous de la table sainte : vous n'êtes pas apte à communier au corps du Sauveur. Pour manger le Christ dans son sacrement, il faut déjà être membre du Christ et porter en son esprit le Christ qu'on s'appprête à recevoir.

Comparez maintenant les deux mystères : le mystère du chrétien qui va recevoir en lui-même le corps du Christ pour s'en nourrir, le mystère de la Vierge qui va non seulement porter en son sein le corps du Christ, mais le former de sa propre chair et lui communiquer sa vie. Si le premier mystère demande tant de sainteté, dites-moi quelle abondance de grâces le second n'exigera-t-il pas ? O Vierge bénie, vous ne pouviez concevoir le corps de votre Fils sans l'avoir déjà conçu dans votre cœur, et c'est en cela que se réalisa votre idéale sainteté.

Comment la Vierge Marie a-t-elle pu réaliser en elle-même, bien avant l'Annonciation, et comme préparation nécessaire à sa maternité divine, cette idéale sainteté, déjà méritoire, peut-on dire, de cette maternité même : *quia quem meruisti portare ?...*

— C'est que, selon l'expression d'un théologien grec, « l'amour de Dieu a suivi en Marie la naissance de son corps, un amour qui ne se reposa jamais, un amour dont le principe s'est pour ainsi dire confondu avec l'origine de la vie... Ainsi, nous comprenons toute la signification doctrinale de la fête de la Présentation de Marie au Temple, à l'âge de trois ans. Quelle que soit la valeur historique de la tradition qui fonde cette fête, une vérité incontestable en ressort, c'est que la Vierge, aussitôt que l'éveil de sa raison le lui a permis, est venue au Temple pour consacrer à Dieu sa vie et, sans se rendre compte qu'elle serait l'élue de Dieu, vivre de l'espérance du Messie à venir et vivre d'une manière conforme à cette espérance...

Marie est devenue l'idéal de la sainteté, parce qu'elle a, bien avant l'insigne privilège de la maternité divine, placé son idéal dans le Christ à venir. Et le Christ, longtemps avant l'incarnation, prenant possession de cette âme d'élite, y a pour ainsi dire imprimé son sceau divin pour lui communiquer, dans toute la plénitude possible, la vie de la grâce, *ave gratia plena.* Bien avant S. Paul, la Vierge a pu dire : *Mihi vivere, Christus,* ma vie, c'est le Christ. La Vierge a vécu le Christ, avant que le Christ ne vécut par elle, et ce fut là l'idéal d'une vie toute remplie de Dieu, une vie qui elle-même devait devenir pour nous tous un idéal, l'idéal.

II

Notre idéal !

On se plaint que notre époque manque d'idéal. Le fait est incontestable, mais la responsabilité n'en incombe pas, autant qu'on serait tenté de le croire, aux personnes elles-mêmes. La dure épreuve de la guerre, celles qui en sont la suite, ont obligé la génération actuelle à considérer avant tout les nécessités matérielles de la vie. Mais c'est à tort que la conscience humaine se détournerait de l'idéal chrétien : plus que jamais, il est nécessaire.

En face de nous, en effet, une génération élevée dans le matérialisme païen, s'efforce par des moyens puissants de battre en brèche le spiritualisme de notre idéal chrétien. Le culte de l'humanité veut se substituer au culte de Dieu et l'horizon se restreint aux seules visions des intérêts, des ambitions et des jouissances de cette terre. Il ne suffit pas aux chrétiens de gémir, ni même de s'opposer au flot montant du paganisme renaissant ; en face de la cité du mal, comme au temps de S. Augustin, il faut bâtir la cité de Dieu, et, pour construire ou reconstruire cette cité, il nous faut porter nos regards vers le ciel, édifier notre vie, diriger nos activités, chercher nos inspirations dans l'idéal chrétien.

Et, dans le ciel où nous portons nos regards, c'est la vision de l'Apocalypse qui s'impose à nous : une femme, revêtue de la splendeur du soleil avec une couronne de douze étoiles sur la tête. Cette femme, c'est l'*Eglise,* qui partage la splendeur du soleil glorieux qu'est le Christ, son chef, et que l'autorité des douze apôtres couronne de son auréole. — Mais c'est aussi la *Sainte Vierge :* Reine de l'Eglise, Marie en possède tous les dons et en partage toutes les prérogatives. Elle est l'idéal qui doit inspirer et diriger tous ceux qui veulent vivre la vie du Christ.

L'idéal qu'offre Marie est aussi absolu que possible, puisqu'il représente la participation la plus complète d'une âme créée à la perfection divine, mais, en même temps, il présente les aspects les plus divers et permet à toutes les aspirations, à tous les désirs, à toutes les vocations de se concentrer et de se rencontrer en lui. Les ordres religieux, les congrégations, les associations pieuses qui se sont fondées au cours des siècles ont toujours considéré Marie comme leur modèle et leur inspiratrice ; et cependant combien diverses sont leurs activités et leurs genres d'apostolat !

C'est que Marie est à la fois l'idéal de la vie contemplative et l'idéal de la vie active. Elle est l'idéal de la beauté physique et de la beauté morale : *tota pulchra es.*

Elle est l'idéal de la pureté : *et macula non est in te.*

Elle est l'idéal de la bonté et de la miséricorde : vous l'invoquez comme le refuge des pécheurs et le secours des chrétiens.

Elle est l'idéal du dévouement maternel : n'est-elle pas demeurée avec l'Eglise naissante, après l'ascen-